

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 3 AOUT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Est-ce étonnant après cela, que je vous aie aimée si bien et si vite quand je vous ai eu rencontrée ?... Voyez-vous, petite Clo, mes yeux ne vous ont pas reconnue tout de suite, vous êtes devenue trop grande et trop belle pour cela, mais mon cœur ne s'y est pas trompé, lui, et il a eu vite repris la chère habitude d'autrefois.

— Que Dieu est bon !... murmura-t-elle extasiée de ces douces paroles. Figurez-vous, Robert, que je m'en voulais presque de ce souvenir. Il me semblait que l'affection conservée à mon cher petit camarade vous volait une parcelle de ce cœur où vous êtes seul aujourd'hui avec ma bienfaitrice.

Maintenant, je suis contente, contente... Lui, c'est vous !...

Ils remontèrent ce soir-là à Montmartre, la main dans la main, sans plus se parler, vivant dans le passé, bénissant Dieu de cette rencontre si inespérée, heureux à en mourir de s'être ainsi connus jadis, de s'être toujours aimés.

Clotilde rentra chez elle, ne lisant toujours pas dans son cœur, calme, sans regret comme sans ambition, trouvant très bonne cette affection qu'elle appelait sans cesse une amitié fraternelle, et qui remplissait toujours si absolument sa vie.

Robert, de son côté, était peut-être encore plus heureux que son amie.

— Qui sait, disait-il, si même inconsciemment, ce n'est pas mon souvenir qui l'a protégée et sauvée dans sa pauvre existence si abandonnée ? Qui sait si ce n'est pas lui, encore, qui me l'a gardée si chaste, si pure, si immaculée ?...

Et en un hymne fou de reconnaissance et d'amour, son âme montait, prête à éclater de joie.

Son bonheur, il eût voulu le chanter aux étoiles, le dire aux anges, en remplir le ciel et la terre !...

Il aimait grandement, absolument, exclusivement, autant que le cœur de l'homme peut contenir d'amour.

Et il était aimé de la même façon par la plus exquise créature que l'on puisse rêver.

Tout à coup il se trouva devant l'usine.

Par les fenêtres ouvertes arrivait la voix de Georgette.

Elle chantait, pendant qu'Adèle l'accompagnait au piano.

La jeune fille avait un très bel organe de mezzo, mais qui, dans les notes graves, surtout, était d'une sécheresse et d'une dureté extraordinaires.

Ces accents arrachèrent Robert à son rêve d'or, et le firent lourdement retomber sur terre.

Il fit le tour des massifs, passant dans l'ombre

de l'usine afin de ne pas être vu du salon. Puis, gagnant les jardins, il prit l'escalier de service derrière la maison, et monta dans sa chambre.

Là, il se jeta sur son lit, cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

— Mon Dieu ! murmurait-il au milieu de ses larmes, que le devoir est dur ! Je ne pourrai jamais l'accomplir, le mien, car j'aime mieux mourir que de prendre Georgette pour femme et de renoncer à Clotilde !

VII.—LA VOLONTÉ DE GEORGETTE

L'intimité de sir Jonathan Pierce avec la famille Chaniers grandissait tous les jours.

L'Américain ne parlait point de revenir à New-York, et nul dans la maison ne songeait à trouver bizarre son long séjour en France.

Il aimait si profondément Georgette !... Et, dans toutes ses relations avec Pierre de Sauves, il avait apporté tant de tact, une délicatesse si grande, des sentiments si élevés !...



Puis, doucement, il s'agenouilla devant la jeune femme.—Voir page 90, col. 2.

Adèle était absolument conquise. Et cela, sans discussion possible. Ce n'était pas étonnant : Georgette était sa grande faiblesse.

Ce qui se comprend ; la fillette, née dans de si douloureuses circonstances représentait pour elle, non pas seulement ce que sont d'habitude les autres enfants pour leurs mères, mais aussi le souvenir de celui qui était si tragiquement parti.

Quant à Pierre, sir Jonathan avait instruit et soigné Robert avec un dévouement qui avait d'avance ouvert à l'Américain les portes de ce cœur loyal et bon, qui ne demandait qu'à aimer et croire au bien.

Suzanne elle-même, devant le grand courant de sympathie qui entourait le nouveau venu, semblait avoir fait taire son mauvais vouloir des premiers jours.

Y avait-elle renoncé ?... Et était-elle revenue

à des sentiments meilleures ? Elle ne l'avait point dit. Mais ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle n'avait jamais plus fait part, même à Adèle, de ses impressions sur l'étranger.

Cependant, elle l'avait vu de près, de très près même, car presque chaque jour, ainsi que sir Pierce l'avait demandé, la jeune femme de charge lui conduisait Georgette le matin, avant déjeuner.

Alors, tous les trois, ils montaient dans la voiture qui attendait toujours si Jonathan à la porte de l'Hôtel Continental, et ensemble, ils allaient où il plaisait à la capricieuse enfant de les conduire.

Sir Pierce faisait asseoir Georgette et Suzanne dans le fond de la voiture, celle-ci à droite, à la place d'honneur, et il la traitait non point comme une gouvernante, mais bien comme si elle eût été Mme Chaniers elle-même.

Alors, on allait chez toutes les bonnes faiseuses, dans tous les magasins en renom, on visitait tous les bazars, on pillait les marchands de bibelots, de fantaisies, les bijoutiers surtout...

Jamais sir Jonathan ne trouvait Georgette assez exigeante, assez fantasque.

— Ecoute, disait-il. Voyez-vous, Georgee, quand vos beaux yeux rient et me disent merci, sans même que vos lèvres aient remué, je voudrais avoir les trésors de Golconde pour les jeter sous vos petits pieds.

Elle semblait touchée de cette folie de tendresse, et aimait l'Américain... autant qu'elle pouvait aimer.

Ces matinées, du reste, paraissaient constituer une très grande joie pour cet homme si froid, si maître de lui, et que si peu de chose émouvait en dehors de la maison.

Et cependant, il n'était pas complètement heureux.

Suzanne, malgré ses avances, sa sympathie constante, refusait tous ses cadeaux, lui montrant une froideur évidente.

Non-seulement dans leurs courses à travers Paris, elle ne choisissait rien, n'acceptait rien, mais elle avait des silences bizarres durant lesquels elle fixait étrangement sir Jonathan, paraissant de ses yeux noirs, un peu durs, vouloir lire jusqu'au fond de cette âme mystérieuse.

Un jour, il se sentit plus mal à l'aise qu'à l'ordinaire, sous ce regard inquisiteur, lui, cependant l'impassible et dont le flegme américain ne se démontait pas aisément.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? lui demanda-t-il doucement.

— Est-ce que cela vous gêne ? répondit la gouvernante en l'examinant plus attentivement que jamais.

Il essaya de rire.

— Non, dit-il, vos yeux sont trop beaux pour cela.

— Alors, qu'est-ce que ça vous fait ?

— Rien. Pour savoir.

— Eh bien ! je songe !...

— A quoi ?

— Au passé.

Il n'insista pas et parla aussitôt d'autre chose.

Pas un muscle de son visage n'avait bougé.

Il sembla pourtant à Suzanne que ses yeux gris subitement s'étaient assombris.

A l'usine, il avait formellement refusé de se mêler en quoi que ce soit des affaires.

Il avait bien fallu cependant un jour accéder aux très vives instances de Pierre qui avait voulu, presque exigé même, lui montrer tout ce qui touchait à leur commune association : l'outillage, les